

Témoignages...

à Joseph OURY,

*De Melle Suzanne CORDIER,
fille de Jacques Cordier, maire de Toul,
et petite-fille de Julien Cordier,
député de Toul.*

Mon grand-père Julien Cordier était un ami de Maître Oury. Ma grand-mère, Nelly Maire, décédée le 22 mars 1900, était une excellente musicienne, et faisait partie de la chorale Sainte-Cécile. Elle composait aussi, nous conservons deux recueils de ses oeuvres.

Dans des lettres de Julien Cordier et de son épouse, plusieurs lignes évoquent Maître Oury et l'admiration suscitée par ce grand artiste sincère et généreux, parmi tous ses amis toulousins :

"La société chantante et musicale de Sainte-Cécile, dont Nelly Cordier avait été nommée présidente à l'unanimité, se préparait à donner une audition remarquable à la cathédrale. Elle mène l'affaire avec le concours de Maître Oury, organiste de la cathédrale, grand prix du Conservatoire" (8 avril 1895).

"Nous avons écouté les chanteurs de Saint-Gervais. Cette société, composée comme la nôtre d'hommes et de femmes, a déjà acquis une célébrité générale. Quelle diction, quel ensemble, quelle sûreté et justesse de son! Notre Sainte-Cécile est loin de rivaliser avec Saint-Gervais, mais nous travaillerons pour nous améliorer".

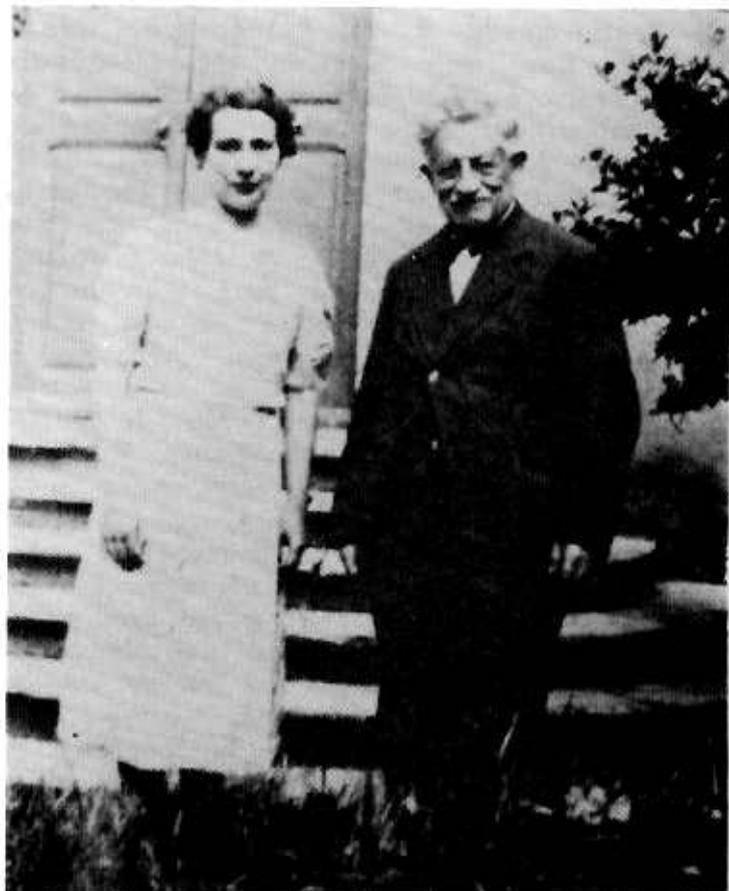
*De Mme Anne-Marie COLLAVET-BEUCHON
22, rue Sébastopol, 66000 PERPIGNAN*

S'il s'est trouvé en tous temps des personnages hors du commun, qui dominèrent leur époque par leur génie, leur savoir et leurs qualités morales, il faut placer Maître Joseph Oury parmi ceux-là, dans sa province natale, la Lorraine, et surtout, dans sa bonne ville de Toul, où il passa la majeure partie de son existence.

Il fut le dernier des grands organistes qui se succédèrent aux claviers de

l'orgue Dupont de la cathédrale Saint-Etienne, jusqu'à la disparition de l'admirable instrument qui fut incendié en 1940 avec le désastre de l'église. La cathédrale gothique et le grand-orgue méritaient un organiste digne d'eux. Car ce n'est pas tout de posséder un bel instrument, il lui faut une âme qui le fasse vibrer selon les circonstances, et Joseph Oury fut cette âme, ardente et pieuse.

Cependant, pour un organiste liturgique, le talent, la pratique et les diplômes ne suffisent pas. Il faut qu'il soit pétri de foi et d'amour de Dieu, afin que par la voix de l'orgue, il exalte



J. Oury et Mme Collavet (1939)

l'âme des fidèles et les invite à la prière.

Nul mieux que Maître Oury n'était à même de remplir ce rôle, tant son talent était grand, et sa piété profonde et sincère. Il fit vraiment partie de la lignée des musiciens du ciel, tels les Bach, Beethoven, Haendel, César Franck, pour n'en citer que quelques-uns, tant ses oeuvres d'orgue étaient belles! Mais hélas, disparues, la plupart, avec l'orgue en 1940! Il ne nous en reste que bien peu, conservées heureusement au musée historique lorrain de Nancy.

Il affectionnait interpréter la musique des Grands Maîtres. Il fallait l'entendre jouer en sortie la Toccata en ré-mineur de Jean-Sébastien Bach, pour se sentir ému et rapproché de Dieu. Pour ma part, je ne l'ai jamais oublié et l'entends encore! Qu'il me soit permis de rappeler ici un souvenir illustrant sa grande délicatesse: En août 1939, lors d'un séjour à Toul avec mon mari, nous assistions tous deux, un dimanche, à la grand-messe à la cathédrale. Quelle ne fut pas mon émotion de l'entendre interpréter à L'Élévation la Fugue en mi-bémol-mineur du premier livre du "Clavecin bien tempéré" de Bach, qu'il m'avait fait apprendre dans ma jeunesse, vingt-cinq ans auparavant: un de mes morceaux préférés! Comme je l'en félicitais il me répondit: "Je me suis souvenu de ta prédilection pour cette fugue, et je l'ai jouée à ton intention, pensant te faire plaisir!"

Depuis 1877, jusqu'à 1940, le Maître occupa une place prépondérante à Toul, non seulement comme organiste, mais aussi comme professeur de musique, car il s'occupait de diverses sociétés musicales.

Pendant la première période, s'étendant jusqu'en 1914, Toul était une place forte très importante, avec une brillante garnison de régiments de toutes armes. En certaines circonstances, quand les officiers étaient consignés et obligés de porter leurs uniformes, il fallait voir, le dimanche à la messe, briller les galons d'or dans les bancs de la cathédrale parmi une foule nombreuse et recueillie, priant et écoutant le Maître interpréter sa musique inspirée. Parmi cette assistance, un grand nombre de ces officiers

prévoaient sans doute, en 1914, la guerre inexorable qui, pour la plupart d'entre eux, allait faucher leur vie, ainsi que celle de leurs soldats... Et Joseph Oury ressentait douloureusement ces pertes dans son coeur si sensible et aimant. Plusieurs de ces officiers étaient les pères de ses élèves!...

Il composait toujours, au gré de son inspiration, mais on ne peut que regretter la perte ou la disparition de véritables chefs-d'oeuvre, dont on peut voir les titres sur les programmes d'auditions qui restent: "Pour chant et piano, L'Aurore, Le Temple de Jérusalem, La Coucher du soleil,..."

Il nous reste de lui son poème symphonique "La Belle Hélène". Pour le piano, un morceau admirable "La Fantaisie Romantique" datée de 1889, vieux manuscrit jauni, égaré dans une liasse de papier musique, heureusement retrouvé et révisé, il est déposé au Musée lorrain, ainsi que son recueil du "Gérardmer-album", qui évoque comme son nom l'indique, les charmes du beau lac vosgien. Sites riants ou sauvages, décrits avec tant de fraîcheur et de sincérité qu'en écoutant la musique, on croirait les voir. Enfin deux études judicieusement composées pour apprendre à surmonter les difficultés de cet instrument.

Sont aussi déposées à Nancy, les pièces retrouvées et révisées pour orgue: "La Marche Triomphale", datée de 1935, un "vieux cantique du diocèse de Verdun" qu'il transcrivit de mémoire; un "Panis Angelicus", dédié à son élève Robert Cavadini; une "Missa brevis en ut majeur", un "Offertoire sur des Noëls polonais" et "L'entrée Pontificale", pièce magistrale, composée en 1882 à l'occasion de l'intronisation de Mgr Turinaz en sa cathédrale de Toul, ainsi que diverses petites pièces pour orgue et harmonium.

Cependant, il fallait vivre et entretenir une famille, car le Maître avait épousé une veuve ayant deux enfants, et dont il eut un fils, Alexandre, qui mourut à quelques mois. Avec ses charges familiales, le traitement d'organiste ne suffisait pas. Aussi, le Maître créa-t-il un cours de musique, piano et solfège, qui devint vite florissant, composé en majeure partie d'une pléiade d'enfants

d'officiers de la garnison.

Joseph Oury apporta à ses élèves la même conscience professionnelle qu'il déployait pour ses autres occupations musicales. Ses leçons, si attrayantes, étaient aussi une occasion d'apostolat, développant le sens religieux dans le cœur et l'esprit de ses élèves, de sorte que la musique, d'origine divine, devenait une prière et remontait à Dieu.

Ses belles auditions permettaient aux parents de constater les progrès de leurs enfants. Elles se passaient dans une ambiance familiale, en toute simplicité. On apprenait, chez lui, la grande musique classique, la vraie, car les préférences du Maître allaient à J. S. Bach et à Beethoven. Il avait écrit, parlant de Bach: "Les deux vieux cahiers du "Clavecin bien tempéré" sont une source d'inépuisable beauté... et on admire, comme d'ailleurs tout ce qui est connu de l'oeuvre de Bach, la richesse, l'abondance et la variété de ces pages immortelles. On ne se lasse pas plus de la musique de Bach qu'on ne se lasse chaque jour de prier Dieu et d'élever son âme vers lui!" Et de Beethoven: "Il y a la même différence entre notre langage pratique et celui des adagios de ses quatuors qu'entre l'atmosphère de nos villes, et le pur éther qui glisse dans l'infini de la lumière des astres".

Le dimanche 9 septembre 1937, une belle fête à la cathédrale eut lieu en l'honneur de son soixantième anniversaire d'organiste, présidée par Monsieur le chanoine Guyon, archiprêtre. Ce fut une de ses dernières joies, car deux ans après allait commencer la période la plus douloureuse de son existence. Après des deuils successifs, dont le décès de sa seconde épouse, Alix Poitout, personne distinguée et très cultivée, le Maître se trouva bien isolé, avec des infirmités croissantes vu son grand âge, et dans la pauvreté. Heureusement, il fut entouré de soins attentifs par sa fidèle gouvernante, Melle Joséphine Chapelier, qui lui fut d'un bénévole et admirable dévouement, jusqu'à sa mort.

L'incendie de son orgue et de sa musique lui fut une épreuve terrible. Il mourut saintement, le 4 août 1949, en la fête de Saint Dominique, revêtu

de l'habit de tertiaire dominicain, son rosaire entourant ses belles mains d'artiste. Il allait continuer au ciel de chanter éternellement ce qu'il fit de toute sa vie terrestre, les louanges de Seigneur.

Anne-Marie COLLAVET-BEUCHON, son élève.

De Melle Suzanne EGLOFF,
Maison de retraite, Hôpital
Saint-Charles à Toul.

Mon bon cher professeur,

Les cinq doigts sur la quinte,... des deux mains... levez le premier doigt, ...le deuxième,...le troisième,...très bien. A présent, 1 et 2, 1 et 3, 1 et 4. Attention à ceci: 2 et 4,...on se relèverait la nuit pour le faire, par 15° en-dessous de zéro. Allons-y,... Comme c'est difficile! Et toujours les autres doigts sur la quinte. Re commençons, ça va aller tout seul!

J'avais une passion, dès l'âge de 5 ans, pour le piano, et une oreille déjà très musicale. Mais, six enfants à élever,...on ne peut faire tout de suite ce qu'ils désirent, surtout lorsqu'ils aiment tous la musique!

J'ai 18 ans. Je fais l'école à Toul, à la Sainte-Famille. Maman a écrit, sans rien me dire, à Mr Oury et lui a demandé de me donner des leçons. Qu'ils sont gentils, mes chers parents! Quelle belle surprise!

Quand je descends la rue du Murot, ma serviette de fin cuir jaune sous le bras (15 francs au marché en 1914), je vois, en bas, la maison de Mr Oury,



et mon coeur bat très fort. La leçon se donne le mardi à 6 heures du soir!

Il va chercher Mme Oury: "Assieds-toi là. C'est la troisième leçon... Tu y crois, toi, qu'elle n'a jamais pris de leçons? Moi pas!" Il n'a pas voulu, pour moi, la "Méthode Rose". Il compose lui-même, chaque fois, une grande page, et je vais m'exercer dans la salle du "patro", avec permission de la bonne Mme Viard. Il a écrit à maman: "Oui, c'est la règle de commencer jeune, mais nous y trouvons de nombreuses exceptions!"

Je n'ai pris que dix leçons entre Pâques et les Prix, 4 mois! Il m'a déjà fait acheter un album de sonatines que je joue, et il m'a dit, au départ en vacances: "Travaillez bien. A la Rentrée, je vous mettrai avec une demoiselle qui joue depuis six années... et au Nouvel An, vous exécuterez une valse de Chopin". Je suis "aux anges"!

Au bas d'une page de cet album, on peut encore lire cette remarque, très effacée par le temps car écrite en août 1914, "Répétez cet allegro jusqu'à le jouer d'un bout à l'autre, sans une seule hésitation!"

C'était un délice, ce mardi soir. Le dessert de toute la semaine. En même temps que son prestigieux talent, Monsieur Oury possédait l'art de faire rire, une belle humeur, un humour irrésistible qui vous donnait des ailes. "Celui qui tue son beau-frère, qu'est-ce que c'est?" J'écarquillais les yeux: "Un insecticide, puisqu'il tue l'époux de sa soeur!"

Comment voulez-vous qu'on ne prenne pas en affection, le piano, le gros travail et le professeur, ainsi que sa femme, qui s'intéressait tellement aux élèves.

Mais vint août 1914, et la guerre me chassa de Toul comme "bouche inutile". Je n'ai jamais retrouvé un Monsieur Oury. J'ai pris le violon. La deuxième guerre m'en a coupée!

Le bon "papa" Oury! Je le vois arpenter, pour se rendre à la cathédrale, la rue Liouville, de son pas rapide et élastique, la tête et le buste légèrement penchés en avant. C'était un chrétien fervent qui communiait chaque jour, et qui jouait la messe du matin, le jeudi, gratuitement, par piété.

Pendant la guerre, je suis, un jour, revenue à Toul: "Alors, me dit-il, le piano, ça va?" J'ai menti, la vérité l'aurait affligé.

Lorsque le bel orgue s'effondra sous les bombardements, quelle peine pour lui! "Je l'avais fait, tuyau par tuyau" me dit-il tristement.

Nous l'aimions beaucoup. Il en avait des élèves!... 3 pianos se trouvaient dans la salle. J'ai eu un gros chagrin quand il s'en est allé chez le Bon Dieu recevoir la "coupe" si bien gagnée à animer les offices de notre cathédrale.

Quel artiste! Si vous aviez pu l'entendre! Parfois les piliers en semblaient ébranlés. Il me confiait en riant: "Quand il gronde comme un tonnerre, les gens se disent "Il s'en donne Monsieur Oury, il doit être drôlement fatigué!" Et moi je joue du bout des doigts. C'est amusant: on croit que je me démène!"... Il disait cela gentiment, modestement, tel qu'en lui-même, car il "ne se gobait pas pour un centime", le "cher papa" Oury!

Je ne l'ai jamais oublié. J'ai pourtant 86 ans. Voilà presque 70 ans que je descendais la rue du Murot, le coeur battant en apercevant la belle grille en fer forgé qui est toujours là, rue Michâtel, en face de ma rue!

De Melle Denise LATOUR
21540 GRANCEY LE CHATEAU

Je n'avais que 9 ans, lorsque j'ai commencé à travailler avec Mr Oury, et je n'étais pas particulièrement douée pour la musique. Si j'ai été capable de jouer à peu près proprement du piano, d'accompagner ma soeur, qui est une excellente violoniste, et de tenir un harmonium à l'occasion, c'est bien à Monsieur Oury que je le dois. Grâce à l'animation que je peux ainsi assurer en accompagnant la chorale du village, les messes du dimanche sont vivantes. C'est l'esprit insufflé par notre vieux maître qui soutient cette assemblée et secoue l'indifférence en maintenant la continuité de la prière.

De Mme Pierre MARCHAL-WINSBACH
1, rue Verlaine, NANCY

Mon souvenir de Maître Oury? Celui d'un excellent professeur, sachant faire prendre goût à la musique à ceux qui étaient le moins disposés à l'apprécier. Pédagogue remarquable, il intéressait ses élèves, leur racontant nombre d'anecdotes touchant la vie d'auteurs célèbres, ainsi les difficultés semblaient moindres aux petits doigts glissant sur le clavier, tandis que l'image du jeune Mozart les incitait à persévérer.

Le jour de l'audition, les garçonnetts et les fillettes en costume marin et robes de broderie anglaise, arrivaient, tout émus de jouer en public. Les parents, qui les accompagnaient, reçus fort aimablement par Madame Oury, ressentaient eux-mêmes une légère angoisse quand se produisait leur fils ou leur fille.

En général, tout se passait bien et les applaudissements n'étaient pas ménagés, même si une note avait été escamotée ou un "silence" non respecté. Parfois une sensibilité trop fragile craquait, arrêt brutal au milieu d'un morceau, surtout quand ce dernier était du "par coeur", mais les larmes étaient vite séchées et l'enfant consolé par quelque friandise.

Ce qui m'est, peut-être, le plus cher au coeur, c'est la vision de l'organiste aux grandes orgues de la cathédrale. Là, se déployaient ses dons d'artiste, sa foi, son humanisme. Tout se traduisait par une improvisation unique, une interprétation des textes, comme j'avoue n'en avoir jamais entendues ailleurs.

Résonnent dans mon oreille et dans mon coeur les grands jeux magnifiant certaines fêtes religieuses, et malgré les années, je suis sûre que cette introduction à la foi dans l'art, restera gravée en moi jusqu'à ma mort.

Germaine Marchal-Winsbach

De Mme Eugène ROCHAIX,
née Jeanne PROCES
10, rue de Chatillon
91170 VANVES

Mes parents ont connu Monsieur

et Madame Oury dès 1907 à Toul. En 1911, il a été mon professeur de piano et d'orgue, presque jusqu'en 1927, année de mon mariage. Etant voisines, ma famille et celle des Oury, sont devenues très liées. Maître Oury a même été témoin à mon mariage. A cette occasion, il m'a dédié une "Marche nuptiale" et à nous deux, un "Ave Maria", avec partie pour violon, mon mari étant violoniste, le tout transcrit pour piano. Mais j'entends encore ces oeuvres jouées par lui, à son orgue, lesquelles, avec son talent d'improvisateur, éclataient comme des feux d'artifice.

Il venait chez mes parents presque journellement et il me racontait ses souvenirs nombreux et variés, car il avait connu les très grands comme les petits.

Je sais, en effet, qu'il avait 18 ans en 1870 et, étant ami avec le fils du comte Daru, il avait approché la cour de Napoléon III et l'empereur lui-même. A Paris, je crois qu'il a connu SAINT-SAENS et César FRANCK. Il faisait partie de la SCHOLA CANTORUM avec Vincent D'INDY et Charles WIDOR. Il me semble que César FRANCK a été son maître en improvisation.

Il était, par ailleurs, licencié ès sciences, et je crois licencié ès lettres. Il lisait le latin et le grec à livre ouvert. Il avait préparé un doctorat. Sa thèse, dont je ne puis préciser le sujet était prête, mais il ne l'a pas passée parce qu'il n'avait pas assez d'argent.

J'ai beaucoup connu la deuxième Madame Oury. J'étais encore près d'elle, la veille de sa mort. Elle m'avait même donné quelques leçons d'anglais. Chaque fois qu'un père dominicain venait prêcher à la cathédrale de Toul, il était reçu chez les Oury, qui lui offraient à dîner avec les prêtres de la cathédrale. Après la mort de Mme Oury, Monsieur Oury m'a souvent invitée à ces dîners qui étaient un régal pour l'esprit et dont je garde un merveilleux souvenir.

Il affectionnait beaucoup ses élèves. Il aimait en emmener quelquefois à la chapelle de "Gare-le-Col" ou alors c'était la grande excursion à Liverdun ou Domremy! Sa conversation intarissable, si intéressante et instructive, faisait de ces promenades une joie pour les élèves

qui pouvaient y participer. Sa "fidèle Joséphine" y venait souvent et portait le goûter. C'était une fille de la campagne qui avait eu une triste jeunesse et à qui Mme Oury avait tout appris. Elle lui avait promis de ne jamais quitter son mari. Elle n'a d'ailleurs jamais eu d'autres maîtres que les Oury. Je sais même que, pendant les dernières années de sa vie, Maître Oury ne lui donnait plus de gages. Elle était une habile perleuse et cela lui procurait quelque argent. Bel exemple de fidélité, d'abnégation et de dévouement! J'ignore ce qu'elle est devenue.

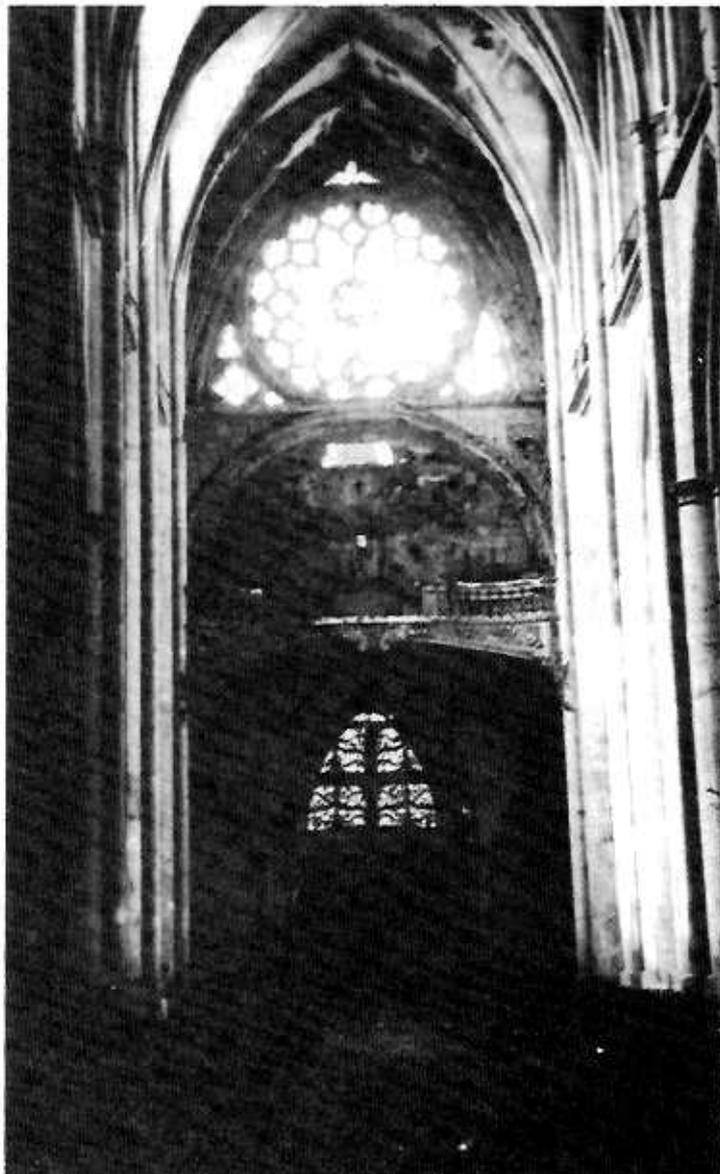
Mon mari et moi avons revu Monsieur Oury chaque fois que nous allions chez mes parents, ce qui se produisait très fréquemment. Il est même venu à Chambéry, où nous habitons, passer une dizaine de jours en 1928. Cela avait coupé un grand voyage qu'il avait projeté pour aller revoir la famille de FERRARI

dans le Tyrol italien, où Madame Oury avait été préceptrice, je crois.

Il est alors allé à Ugines, voir son ami Monsieur Ernest PERRIER DE LA BATHIE, avec lequel il correspondait depuis 1905, sans l'avoir jamais rencontré. Celui-ci l'appelait "son père". C'était un passionné de musique et un pionnier de la radio. Il avait transformé sa maison en réduisant deux étages en un seul pour y installer un orgue, ce que nous avons nous-mêmes constaté au cours de plusieurs visites ultérieures à celle de Mr Oury. Nous savons que Mr de la Bathie a fait don de cette vaste maison à la Ville d'Ugines qui a dû y installer un musée, où, peut-être existent des traces de la correspondance avec Oury.

Il avait fait aussi le recensement de tous les orgues de Savoie, très nombreux, et écrit des opuscules originaux et humoristiques sur la faune et la flore des orgues. Il faut préciser qu'il était ingénieur-agronome.

Nous avons revu Monsieur Oury, pour la dernière fois, en 1948, très changé, la voix caverneuse, presque totalement aveugle et sourd. Il m'avait pourtant reconnue après que sa fidèle Joséphine lui ait crié "C'est votre Jeanne". Ma gorge se serre en évoquant cette fin de vie navrante. Je crois que Maître Oury n'a pas pu supporter de voir brûler "son orgue" et que cela a été le désespoir de sa vieillesse. Inutile de dire que nous avons, mon mari et moi, gardé la peine de sa disparition, et que son souvenir, pour nous, reste vivace et ne peut s'estomper.



Après 1940... (ph. Eustache)

De Mme Annie JABOT-LAVAL
Avenue du Montet, NANCY

Ma famille connaissait Monsieur Oury de longue date, puisque ma grand' mère avait fait partie de sa chorale "Sainte-Cécile", ma mère avait été son élève et je le fus à mon tour.

Parler de Maître Oury me fait immédiatement penser au grand orgue -hélas disparu- de la cathédrale de Toul. Je me souviens des messes solennelles chantées par la chorale. Maître Oury allait plusieurs fois du grand au petit orgue situé derrière le chœur, à bonne allure malgré ses 80 ans passés -songez aux nombreuses marches de l'escalier montant à la tribune! Il était au grand-orgue pour l'entrée, puis venait derrière le chœur pour diriger Kyrie et Gloria, remontait pour l'Offertoire, redescendait pour le Sanctus et l'Agnus Dei et terminait l'office par une "Sortie" au grand orgue.

Tous ceux de cette époque se souviennent de la vigueur avec laquelle il dirigeait les chants. Il avait gardé une jeunesse d'esprit, un dynamisme et un enthousiasme étonnants à son âge. J'ajoute que je n'ai jamais entendu "son orgue", ni aucun autre d'ailleurs, chanter, gronder et planer comme sous ses doigts.

De Mme Yvonne SAUTRIAU-EVRARD
55, Boulevard Jean Jaurès
11590 CUXAC D'AUDE

Je revis en pensée mes années toulousines et en particulier les moments passés avec Monsieur Oury. Nous l'approchions très simplement comme un grand-père. Il nous aimait tous et s'il n'a pas pu faire de chacun de nous un artiste, du moins nous a-t-il ouvert "le paradis de la musique". De cela je lui suis toujours reconnaissante, à 75 ans. Je n'ai ni lettre, ni photo, rien que des souvenirs bien gravés dans ma mémoire.

J'avais 12 ans quand j'ai commencé le piano chez Maître Oury et j'ai été son élève pendant huit ans. Voici quelques souvenirs où je retrouve la patience, la gentillesse, la bonté de notre maître.

Pendant une leçon particulière chez lui, il essayait de me faire jouer un "Nocturne" de Chopin, ma main gauche ne faisait rien de bon. Après avoir recommencé deux ou trois fois sans résultat,

pour me donner malgré tout la joie de réussir, il me proposa de jouer la partie expressive à l'harmonium, tandis qu'il m'accompagnait au piano. A la fin du morceau, nous nous sommes regardés: "Tu m'as ému!" m'a-t-il simplement dit et je ne l'étais pas moins, j'avais senti ce que la musique pouvait exprimer.

Une autre fois, il a passé l'heure de ma leçon à me parler de la musique religieuse et surtout des chants grégoriens, chantant quelques passages pour me faire remarquer comment la mélodie illustre chaque parole, chaque pensée, un peu comme le ferait une image. Musique simple qu'avec lui, grâce à lui, nous aimons!

Mais voici le plus vif des souvenirs que j'ai gardés de cette époque. C'était à l'occasion d'un 11 novembre -je ne sais plus lequel! Maître Oury m'avait proposé de tenir sa place au grand orgue de la cathédrale, pendant quelques minutes, pour lui permettre d'aller dans le chœur diriger la chorale devant interpréter un "De profundis" de sa composition. Il s'agissait tout simplement pour moi de jouer quelques mesures qu'il m'avait préparées et que j'avais consciencieusement apprises. Il est certain que j'ai dû avoir le trac en cette circonstance, mais je n'ai gardé que le souvenir d'un moment merveilleux, au milieu de ces harmonies de l'orgue qui m'entouraient complètement, m'enveloppaient, m'éblouissaient... C'était splendide! Je sais très bien que Maître Oury a voulu me faire profiter de ce moment de bonheur pour que je puisse apprécier l'orgue qu'il aimait tant.

De Mr l'Abbé François EVRARD
45, rue Calvé
33000 BORDEAUX

Je me revois encore, tout jeune enfant, franchissant la grille de la rue, traversant la cour-jardin de sa maison, et, au fond à gauche, pénétrant dans la salle de musique où il recevait ses élèves. Là, dans cette salle, il y avait, me semble-t-il, deux pianos et un harmonium. Il nous accueillait chaleureusement, nous pressant sur son cœur, lui qui avait alors -du moins c'est le souvenir que j'en ai gardé-, à la fois l'âge et l'art d'être grand-père. Chaque année,

il réunissait ses jeunes élèves pour une audition musicale: les portes de la salle à manger s'ouvraient à deux battants et les familles prenaient place dans cette salle de concert improvisée. Je me revois encore, à huit ou dix ans, tenant en main sa précieuse baguette de chef d'orchestre, en bois noir rehaussé de motifs en argent, battant la mesure du chant composé pour la circonstance par notre maître "Beau papillon, qui ne fait rien...".

De Mme Raymonde SIGALAS-ROYER
Le Régina, Boulevard de Cimiez
06052 NICE

Il nous avait donné une photographie que j'ai gardée. Est-ce cette image que j'ai revue lorsqu'il me fut demandé de me souvenir? Celle du vieux maître des années 30, en redingote noire, boutonnée jusqu'au cou, la tête droite sous la chevelure blanche? Possible, et pourtant chaque fois que je prononce son nom, l'image revient, toujours la même. Mais les yeux grands ouverts sont bleus et l'étoffe de la redingote luit par endroits, moins noire qu'il n'y paraît, fanée, un peu roussie, un peu verdie... Aussi je me demande, car de tenue il ne changeait guère, si ce n'est pas lui, Monsieur Oury en personne, qu'en réalité je revois, et probablement à l'instant où il ouvrait pour moi la salle de cours, sa stature immobilisée dans le flash de mon émotion d'enfant!

Jeudi matin, 9 heures, j'avais 5 ou 6 ans. Nous arrivions de Gondreville pour "ma leçon". J'avais serré, par émotion, puis lâché, par fierté, la main de ma mère en franchissant la grille, couru à travers la cour pour sonner au fond, à gauche. La gouvernante, Melle Joséphine, m'avait dépouillée de tous les "impedimenta" de notre route, manteau, gants, bonnet, et j'attendais, prête, mon porte-musique au bout du bras. Prête à jouer? Sûrement, surtout quand ma mère m'avait obligée à quelques efforts. Mais prête aussi, rituellement, à pénétrer dans le "saint des saints", dont la porte allait s'ouvrir.

Pendant cinq ans, un jeudi sur deux, j'ai vu Monsieur Oury s'y encadrer,

je l'ai entendu dire à ma mère d'entrer en me poussant devant lui. Et c'était merveilleux si elle acceptait (de toute façon, la leçon était pour moi, j'étais le centre du monde!), car la pièce allait s'emplir sous sa sauvegarde, d'êtres fabuleux que mon professeur, bavard, et qui avait tant de choses à raconter, allait évoquer. L'impératrice Eugénie nous rejoignait la première; elle était si belle que mon Maître, qui l'avait vue lorsqu'il avait 16 ans, la contemplait encore. Ses yeux en avaient gardé un tel reflet de paradis que je la sentais passer, moi aussi, sous les mots, entre deux notes, escortée par les Francs-Tireurs qui avaient fait sauter le pont de Fontenoy. Eux aussi s'étaient échappés du livre d'histoire où je les croyais définitivement enfermés avec la guerre de 1870. Mais quelle erreur! Monsieur Oury, qui faisait partie de leur groupe, guettait encore les casques à pointe des Uhlans, dans les îles de la Moselle. Il regardait, tout près de lui, s'enfoncer un cheval et son cavalier debout, sous les mousses vertes qui recouvraient l'eau d'une apparence d'herbe. Mes doigts trébuchaient, il me touchait de sa baguette noire et blanche, d'ébène incrustée d'ivoire. J'avais le coeur qui battait au rythme de plus en plus rapide du métronome, mais je n'aurais donné ma place à personne, même si le guéridon, qu'il avait montré une fois à ma mère en y imposant les mains, se mettait à tourner et le comptoir de vieux Sèvres à danser sur la table. Je galopais d'un bout à l'autre du clavier puisque tout ici avait le droit de bouger, tout sauf, hélas, la pièce de vingt sous qu'il avait placée sur le dessus de ma main... Plus j'avais conscience et envie de la maintenir immobile, plus je dérapais, la pièce chutait! Il jurait alors que je me tenais aussi mal que sainte Cécile qu'il m'obligeait à regarder. Je me retournais et c'était extraordinaire et rassurant, tout à coup, d'entrer en compétition avec une sainte; d'abord parce qu'elle était là, elle, en réalité, et même jolie, grandeur nature, au-dessus de la porte du fond, mais surtout parce qu'elle se tenait effectivement très mal, cramponnée à son clavier, les doigts révolus, comme une bourgeoise, disait-

il, qui prend sa tasse de thé! Il ajoutait qu'il aurait voulu lui effacer les mains ou lui couper les bras! Et je me demandais pourquoi il ne le faisait pas, lui qui pouvait tout, que j'avais vu, un jour où il nous avait emmenées aux grandes-orgues, par l'escalier des tours de la cathédrale, jouer avec ses mains, ses pieds, et même son nez, devenir instrument lui-même et cracher des rafales de musique. Un peu comme si j'avais assisté à une métamorphose impudique, j'en avais été gênée, pourtant les ondes qui me traversaient le corps m'avaient ravie. Il aimait aussi parler de son passage en Autriche. Je crois que sa femme était noble et autrichienne. Comme c'est loin tout cela et pourtant je revois cette rue Michâtel, la grille d'entrée, la gouvernante qui introduisait près du Maître. A la sortie, elle distribuait les brioches et les caramels mous de la pâtisserie Thouvenot, pour récompenser les élèves.

Est-ce de ce lointain passé que j'ai gardé le goût, je dirai même le besoin de musique? Je n'ai pourtant pas été l'élève appliquée qu'il aurait souhaitée. Je m'impatiais de ne pas découvrir sous mes "Inventions" et mes "Études", le monde fantastique que le Maître m'ouvrait dès qu'il plaquait un accord. Il était sûrement un bon professeur attentif. J'ai retrouvé la "Petite valse" qu'il avait écrite à mon intention: trois lignes limpides, simples, scrupuleusement annotées, avec ce charme qui est l'attente d'autre chose, à quoi on reconnaît un "Andante" de Mozart...

Cet "autre chose", cet univers derrière les notes, les yeux de Monsieur Oury le voyaient. Et mon vieux Maître n'est peut-être pas étranger au fait que la musique de piano m'a toujours semblé la voie royale pour passer de l'autre côté du miroir que, sans le savoir, grand initiateur que je suis heureuse d'évoquer ici, le premier, il m'a tendu...

De Madame DELATTRE
Brigitte de la VILLE-MONTBAZON
74, avenue de Verdun
33200 BORDEAUX

Il est bien difficile d'exprimer par de simples mots, l'émotion qu'éveille

en moi le souvenir de Maître Oury.

Professeur éminent, souvent compositeur, il m'a donné le sens et le goût de la musique qui est toujours pour moi une source de joie. Et, pour la petite fille que j'étais, il fut non seulement le maître, mais aussi le grand-père et l'ami. Lorsque la vie nous a séparés, nous nous sommes fidèlement écrit pendant de nombreuses années, et ses longues lettres, pleines d'enthousiasme, me comblaient de satisfaction.

Le souvenir de Maître Oury reste et restera toujours gravé dans ma mémoire, bien que plus d'un demi-siècle nous sépare de ma dernière leçon de piano.

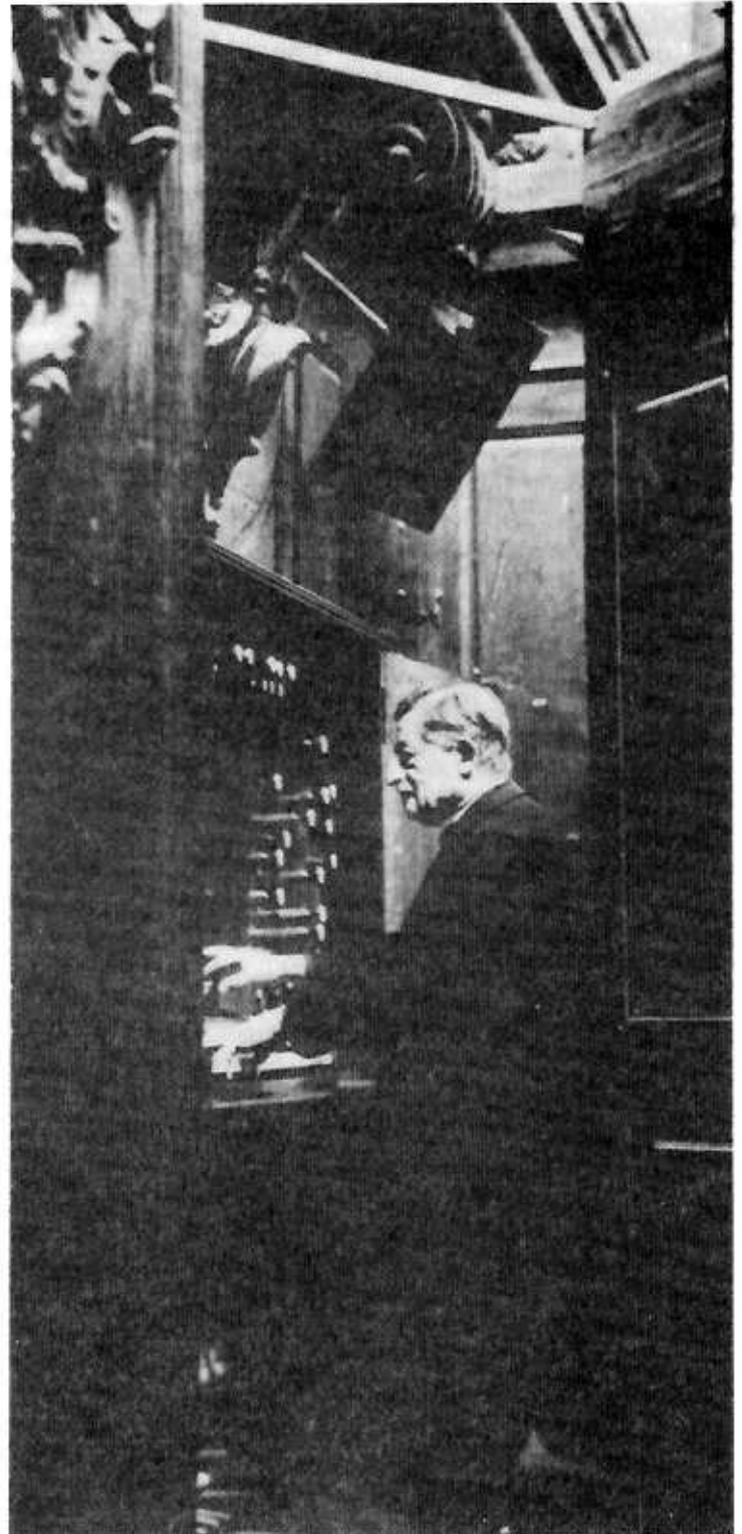
**De Monsieur Jean MARESCAUX
Faculté de Médecine
STRASBOURG**

En 1926, j'avais 5 ans! J'ai pris des leçons de piano auprès du Maître et j'ai même, une seule fois, participé à cette petite fête annuelle que Mr Oury organisait chez lui, rue Michâtel, et que l'on appelait "Audition". Les familles des enfants étaient réunies et chacun exécutait le morceau qu'il avait soigneusement préparé. Mais je dois reconnaître que j'étais loin de posséder la facilité et les talents de ma soeur aînée Suzanne, devenue Mme Balmelle, décédée prématurément en 1942 et inhumée au cimetière de Toul, non loin de Maître Oury. Mes parents ont vite renoncé à me faire poursuivre des études de piano.

Deux faits me reviennent cependant en mémoire. Je pense tout d'abord à l'affection et à la confiance que Maître Oury manifestait à Suzanne; il avait eu l'occasion d'en apporter la preuve en diverses circonstances, en particulier lors de certaines cérémonies officielles où les plus hautes autorités de la Ville assistaient à l'office solennel célébré en la cathédrale. Maître Oury n'hésitait pas à laisser Suzanne tenir les grandes orgues pour la sortie de l'office et il ne le disait à personne.

Le second souvenir concerne une de ses oeuvres, la "Marche pontificale" jouée par le Maître à l'intronisation de Monseigneur Turinaz. Je me rappelle personnellement d'une autre oeuvre du

Maître, qui était très appréciée de la famille Marescaux, en particulier de mon père, le Général Marescaux. Il s'agit de la musique que Mr Oury avait composée



Maître Oury à l'orgue (vers 1921)

sur le poème de Victor Hugo "Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie..." Je me souviens que mon père souhaitait faire interpréter cette oeuvre par l'excellente chorale du Séminaire de Châlons-sur-Marne où nous avons habité, après avoir quitté Toul en octobre 1930.

Mes parents avaient toute une collection de photos concernant le Maître, j'en revois plusieurs qui le montraient assis devant ses orgues, avec sa redingote noire, son col cassé et sa fameuse toque sur la tête. Hélas, ces photos ont disparu avec tous nos biens en 1940, à Metz.

Si Suzanne vivait encore, elle aurait 70 ans et vous fournirait sur le Maître beaucoup de détails et d'anecdotes car il existait entre elle et Maître Oury une communion de pensées extraordinaire, une estime et une affection réciproques très vives...

De Monsieur l'Abbé VALETTE
Curé de Petitmont
54480 CIREY SUR VEZOUZE

Monsieur Oury a été mon professeur pendant six années, me faisant travailler le solfège et le piano. J'ai suivi, également avec lui, des cours d'harmonie. Il me reste, grâce à lui, une formation musicale qui me permet encore aujourd'hui de diriger facilement les chants liturgiques dans mes paroisses.

J'ai suivi, plusieurs fois, le Maître au grand orgue, malheureusement disparu, de la cathédrale. J'ai pu admirer toute sa maîtrise de cet instrument.

Enfin, je témoigne de sa vie chrétienne profonde, -il était tertiaire dominicain- qu'il faisait passer dans ses improvisations sur les claviers.

De Frère RAYMOND
Tertiaire de Saint-Dominique
Un de ses Frères toulous

"Je me lèverai et j'irai à mon Père.
Je crois, j'aime, j'espère."

Ces mots sont sur la tombe de Monsieur Joseph Oury au cimetière de Toul, et correspondent à sa foi profonde.

Tertiaire de Saint-Dominique, il a été très fidèle à suivre régulièrement l'Office de la Sainte Vierge tous les jours, ainsi qu'à réciter le Saint Rosaire. En plus, tous les mardis, nous tenions chez lui une réunion. Quelquefois nous nous rendions au couvent des Dominicains de Nancy. Il était un dévot très fervent de la Vierge, spécialement pour Notre Dame de Benoîte-Vaux, lieu de pèlerinage renommé près de Saint-Mihiel, où un de ses oncles fut Supérieur. Plusieurs fois, en compagnie du chanoine Guyon, archiprêtre de Toul, nous y sommes allés faire nos dévotions, et quel bonheur c'était pour Mr Oury de prier dans le sanctuaire si cher à son coeur, car en effet, dès sa jeunesse, il fréquentait souvent ce lieu saint.

Voici un souvenir que m'a relaté le chanoine Guyon: au cours d'un voyage effectué en chemin-de-fer, il avait demandé au voiturier de venir en gare de Villers-sur-Meuse pour les conduire à Benoîte-Vaux, mais à l'arrivée, il n'y avait pas de voiturier. Pour ne pas attendre, ils se sont mis en route, comptant bien le rencontrer. Mais ils ont si bien marché qu'ils sont arrivés à destination et ont enfin vu le voiturier très étonné, car le rendez-vous était prévu pour le lendemain!

Je me souviens qu'aux messes du matin à la cathédrale, il suivait sur son livre, s'éclairant à l'aide d'une lampe de poche; il se plaçait alors devant l'autel de Notre Dame du Rosaire, dans le transept sud.

Lors de la grande épreuve de 1940, après l'incendie de la cathédrale, l'Archiprêtre fit visiter à Monsieur Oury l'intérieur de l'édifice, au milieu des décombres. Arrivés au milieu de la nef, "Ayez du courage" dit-il à Oury, et il le pria de se retourner. Quelle grande peine, son orgue était anéanti par le feu, alors qu'il venait d'être restauré entièrement peu avant la déclaration de guerre!

Pendant l'Occupation, il tint l'harmonium aux offices qui se célébraient dans la petite chapelle du cloître.

*L'œuvre
J. Wiry*



AUX EVEQUES DE JEANNE-D'ARC

Hommage Respectueux des Auteurs

GLOIRE

à la

Vierge Lorraine

Cantate populaire

Composée à l'Occasion de la Béatification de Jeanne d'Arc

Poésie

Musique

de Ernest **CAPITAIN**

de **J. OURY**

Prix : 1 fr. 25 net

Chant seul : 0 fr. 25 net

Reims, **EMILE MENNESSON**, Editeur, 10, Rue Carnot

E. FORTIN, Successeur

Tous droits d'exécution, de traduction, de reproduction et d'arrangements réservés pour tous pays

En Dépôt chez **M. JACQUOT**, 19, Rue Gambetta, à Nancy